

ENTRE QUATRE MURS

« Le matin, en, ouvrant la porte, tu tombes sur un mur. Pour sortir du lit, du dois demander la permission. Tu dois demander la permission de quitter ta maison, ta rue, ta ville. On ne te la donne pas, cette permission, et ce haut mur ceinture la ville toute entière. Des briques, toujours plus de briques. La nuit tu dors enfermé derrière ce mur monumental ».

Je me réveillai en sursaut, trempée de sueur. Je me redressai pour mieux reprendre mon souffle. Ce rêve... J'avais encore fait cet étrange rêve. Ce rêve qui me hantait depuis maintenant un an. Ce rêve qui m'empêchait chaque nuit de dormir. Et cette voix... toujours cette même voix qui répétait sans cesse que j'étais enfermée et que je ne pourrais jamais m'évader.

C'est alors que je compris ce que ce rêve signifiait. C'était une sanction. On me punissait à cause de mon choix. De mon plein gré, j'avais participé à la construction du mur qui ceinturait Merlin. Ce n'était que maintenant, un an plus tard, que je me rendais compte de l'erreur que j'avais commise. Le mur, cette construction qui nous emprisonnait, nous tuant peu à peu. Notre nombre continuait de diminuer. Certains parvenaient à franchir le mur, d'autres décédaient suite à leurs tentatives. J'étais en partie responsable de tout cela. Cherchant à me faire pardonner, j'aidais du mieux que je pouvais ces pauvres gens; je ne pouvais accepter aucune aide, je ne le méritais pas. Dans tous les cas, je ne mérite plus de vivre. Si ma culpabilité ne me tue pas, la fatigue y parviendra.

Ce rêve, qui semblait indissociable de mon sommeil m'épuisait. Et rien n'était capable de l'effacer, pas même le temps qui s'écoulait. Je dois être damnée! Peut-être suis-je déjà morte... Non, la mort sera paisible. Ce substitut de vie-là est tout sauf paisible.

Cependant, il y a quelques temps, je trouvai le moyen d'alléger mes remords: je décidai d'aider toutes les personnes cherchant à franchir ce mur. Des rumeurs courent à propos de la liberté qui nous attend à l'extérieur. Dans tous les cas, rien ne peut-être pire qu'ici.

Hier, j'ai eu mon premier groupe. Nous avons emprunté un souterrain. Il y faisait très sombre et pour vingt personnes nous n'avions que cinq lanternes de mine. Lorsque enfin, nous sommes arrivés de l'autre côté, alors que je m'apprêtais à faire demi-tour, une femme m'interpella:

« Eh! Madame, qu'est-ce que vous faites?

- J'y retourne! Des centaines de personnes veulent franchir le mur et ont besoin d'un guide pour traverser ce souterrain. Je vous souhaite bonne chance! »

Le trajet du retour fut pire. Cette fois-là je fus agressée par une horde de rats qui me mordirent jusqu'au sang. Et pourtant ce matin en remplaçant mes bandages improvisés, j'avais l'impression que mon cœur était plus léger.

Lundi 21 septembre 2009

Extrait du compte-rendu du rapport du Docteur Maurine Jacot :

La patiente va de plus en plus mal. Je crains qu'elle ne tienne davantage.

Cela fait un mois maintenant que j'aide les gens à passer en RFA. Les blessures sont de moins en moins fréquentes. Aujourd'hui, nous sommes vingt-sept aux souterrains, nous n'avons jamais été si nombreux. Ce qui est étonnant, d'habitude ils sont beaucoup plus prudents et viennent par petits groupes.

Vendredi 25 septembre 2009

Conclusions du Docteur Maurine Jacot :

Comme nous le craignons, la patiente est décédée. La mort est survenue à neuf heures trente-quatre. Après dix-neuf ans de traitement à l'hôpital psychiatrique de Berlin, le cas de mademoiselle Anna Bauer ne s'est en rien amélioré. Il nous paraît évident qu'elle a continué à vivre dans son propre univers. Il semblerait que son délire ait pour cadre Berlin en 1962. Apparemment le temps pour elle s'est arrêté à cette date.

Ces derniers mois pour elle ont été très critiques: elle avait réussi à se faire des entailles aux mollets que l'on aurait pu comparer à des morsures d'animaux. Quant à ces dernières heures, elles furent pires. Nous avons dû lui injecter énormément de morphine tant elle devenait incontrôlable; on aurait dit qu'elle se sentait poursuivie. Il semblerait cependant qu'à quelques secondes de la mort, elle se soit libérée d'un fardeau monstrueux comme si la vie n'avait pas pu lui apporter la paix intérieure. La mort s'en était chargée.

Après avoir quitté précipitamment les souterrains dans lesquels les soldats nous avaient poursuivis, je fonçai droit devant moi. A ce moment-là, alors que je courais de toutes mes forces, une violente douleur s'élança dans ma poitrine, Pourtant il me semblait que je n'avais pas été touchée, perdue dans mes pensées, je ne m'aperçus que trop tard que je fonçais droit dans le mur. En me retournant, je constatai que j'étais piégée... J'étais au pied du mur. Je n'avais qu'à attendre la mort. Quoique... Tournant le dos à mes assaillants, je me mis à escalader le mur. Sur une ultime poussée d'adrénaline, oubliant la douleur, je franchis ce Mur, à la construction duquel j'avais participé. Je l'avais franchi, j'étais libre, Toute douleur s'estompa.

Sarah P. Sarah D., Manon L., Manon C.